

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

René BAZIN

Le contrebandier du Paradis (Légende italienne) :  
Pages oubliées

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1902, tome 4, p. 120-126

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# PAGES OUBLIÉES

## Le contrebandier du Paradis.

LÉGENDE ITALIENNE

### I

Là-haut, dans l'éternelle aurore  
Où rien ne meurt ni ne vieillit,  
Où la fuite du temps s'ignore,  
Où sont les lis que Dieu cueillit  
Pour les planter dans son domaine,  
Deux saints, deux vieux du temps jadis  
Avaient pris la route qui mène  
A la porte du Paradis.  
Ils vont vite, sans qu'on les voie  
Faire le moindre mouvement,  
Car ils sont portés par la joie  
Comme les oiseaux par le vent,  
Et l'on devine à leurs visages,  
A leurs yeux clairs et pleins de feu,  
Qu'ils causent, comme font les sages,  
De Dieu beaucoup, du monde un peu.

Or voici que, dans l'avenue  
Qui conduit à la porte d'or,  
Une âme nouvelle venue,  
Étonnée, et qu'on sent encor  
A peine échappée à la vie,  
Les a croisés sur le sentier.  
Toute frémissante et ravie  
D'apercevoir le ciel entier,  
Elle ne peut répondre au signe  
Que les saints lui font en passant,  
Et va, s'élevant comme un cygne  
Dans l'éclat du jour grandissant,  
Tandis qu'un ange de lumière  
Emporte devant elle aux cieux

La couronne, dont chaque pierre  
Est une larme de nos yeux.  
Les saints, poursuivant leur voyage,  
Ont trouvé des groupes nombreux  
Echelonnés sur le passage.  
Ce sont des esprits bienheureux  
Auxquels il reste sur la terre,  
Dans le combat, dans le danger,  
Une autre âme qui leur est chère :  
Un fils, un frère, un étranger.  
Bien des mères sont là, pressées,  
Guettant l'enfant qui doit venir,  
Et bien des blanches fiancées,  
Troupe fidèle au souvenir,  
Qu'on voit s'incliner et se tendre  
Dès que s'ouvre la porte d'or,  
Puis murmurer, lasse d'attendre :  
« Hélas, ce n'est point elle encor ! »

Enfin, voici les murs de pierre  
Et celui qui pour les garder  
Reçut les clefs, l'apôtre Pierre :  
Les voyageurs vont l'aborder.  
Par une fente de la porte,  
Il suivait d'un œil attristé  
Le tourbillon d'âmes qu'apporte  
Chaque instant à l'éternité.  
— Qu'avez-vous, dirent-ils, mon frère  
« Votre visage est soucieux,  
« Et vous n'ouvrez ni bien ni guère  
« A ceux qui demandent les deux ?  
— En effet, répondit l'apôtre :  
« Fut-il jamais plus triste temps ?  
« Aux siècles passés, dans le vôtre,  
« J'ouvrerais la porte à deux battants ;  
« Le repentir et l'innocence  
« Faisaient des élus par milliers ;  
« Ils arrivaient en troupe immense,  
« Artisans, clercs ou chevaliers,  
« Gens du monde ou du monastère  
« Qu'avaient sauvés la même foi :  
« Toute la neige de la terre  
« Etait présente devant moi.  
« Aussi n'avais-je qu'à sourire  
« Et qu'à leur dire : « Entrez, vous tous,  
« La douleur n'aura plus d'empire  
« Sur ceux qui sont morts comme vous. »  
« Combien cette heure est différente !

« Le doute alanguit les esprits,  
« La ferveur même est décadente,  
« Et les plus blancs sont encor gris.  
« Autant d'âmes sortent des tombes,  
« Mais j'y découvre moins d'élus :  
« La mort faisait tant de colombes,  
« J'ai peur qu'elle n'en fasse plus ! »  
— Que les hommes soient plus avarés  
« Envers Dieu, dit le saint, d'accord ;  
« Mais que les élus soient plus rares,  
« J'en doute un peu. »

— Vous avez tort,

« Mon frère, repartit l'apôtre,  
« Et ma clef rouillée en fait foi,  
« Car, personne n'en ayant d'autre,  
« Nul n'entre au ciel, sinon par moi. »

Le visiteur eut un sourire,

Et, montrant plusieurs bienheureux

Dans la gloire, se prit à dire :

— Connaissez-vous quelqu'un d'entre eux ? »

Simon, dont la vue était basse,

Depuis qu'il avait tant pleuré,

Chercha quelque temps dans l'espace,

Puis s'arrêta, tout effaré,

Et, pour mieux assurer sa vue,

Posa la main sur ses sourcils.

— Voici, dit-il, une inconnue,

« Une autre encore, et cinq, et six...

« Seigneur, mais c'est toute une bande ! »

Il découvrait à chaque instant

De nouveaux saints de contrebande,

Et s'exclamait en les comptant :

— La muraille est pourtant bien haute,

« S'écria-t-il ; si je savais

« Qu'on l'escalade ou qu'on la saute,

« J'irais m'en plaindre au Maître ; mais

« Quelle apparence, et comment croire

« Que, par leurs fautes alourdis,

« Ceux qui s'en vont en Purgatoire

« Aient pu sauter en Paradis ?

« Comment donc dans la bergerie

« Sont-ils rentrés, le savez-vous ? »

— Sans doute, et Votre Seigneurie

« Le sait tout aussi bien que nous. »

— Vraiment non ; c'est me faire injure ;

« Et, par la clef d'or que voilà,

« Reprit l'apôtre, je vous jure... »

— Ne jurez pas : emportez-la,

« Emportez-la pour que personne

« Ne puisse pénétrer ici,

« Puis venez : ce qui vous étonne  
« Vous sera bientôt éclairci. »  
— Le temps de clore mon domaine,  
« Répondit Pierre, et je vous suis. »

Dans la serrure au triple pêne  
Il fit tourner la clef, et puis,  
Rassuré contre le profane,  
Prit sa volée en s'élevant,  
Et les saints, dans l'air diaphane,  
Pour le guider allaient devant.

## II

Un chemin court sur la falaise.  
Chemin de ronde autour des cieux,  
Où cent chars passeraient à l'aise,  
De front, sans heurter leurs essieux ;  
Lieu saint où Dieu marqua d'avance  
La frontière de la douleur,  
Où le royaume heureux commence,  
Où finit celui du malheur.  
C'est là que l'apôtre s'arrête,  
Debout au bord du gouffre noir.  
Il se penche, il baisse la tête,  
Il regarde, et l'on pourrait voir,  
Sur son beau front toujours le même,  
Que la paix ne quittera plus,  
Eclaire la pitié suprême  
Que nos maux causent aux élus.

Car en bas, dans l'ombre qu'à peine  
Peut percer l'effort de ses yeux,  
Il sent passer la foule humaine  
Qui n'a point su ravir les cieux :  
Pauvres âmes trop attachées  
Aux rêves qu'elles ont quittés,  
Dont les robes se sont tachées  
A la cire des vanités,  
Courages faibles dans l'épreuve,  
Plus faibles devant le plaisir,  
Et dont la vertu toujours neuve  
N'a guère été qu'un long désir,  
Pour qui l'arche sainte est fermée,  
Et qui roulent confusément,  
Comme un fleuve, comme une armée  
Qui fuirait éternellement,

Armée aux légions pressées  
Qui vont et ne reviennent pas,  
D'instant en instant remplacées  
Par la mort qui fauche ici-bas.  
Elles s'en vont en purgatoire,  
A travers l'ombre, méditant  
Chacune, hélas ! sa propre histoire  
Et la justice qui l'attend  
Sans se connaître l'une l'autre,  
Sans se parler comme autrefois...  
Soudain, vers sa gauche, l'apôtre  
Prêtant l'oreille entend des voix  
Gémissements : — Oh! disent-elles,  
« Contrebandidier du Paradis,  
« Nous vous avons été fidèles,  
« Saint Joseph, *ora pro nobis !* »  
En même temps, sur la muraille  
Et loin encore, il reconnaît,  
A sa barbe, à sa haute taille,  
A la gloire qui le revêt,  
Saint Joseph, le doux patriarche,  
Tuteur de l'éternel Amour,  
Et qui vient superbe, et qui marche  
Avec des anges tout autour.  
Toutes ces clartés immortelles  
Font une aube sur le chemin ;  
On voit même des blancheurs d'ailes  
Planer dans l'ombre du ravin,  
Du fond du gouffre on les a vues,  
Car les échos ont répété  
L'appel des âmes éperdues,  
Et saint Joseph s'est arrêté.  
Il fait un signe : oiseau sublime  
Un ange a traversé la nuit ;  
Il plonge au plus creux de l'abîme,  
Au milieu du peuple qui fuit  
Choisit ses élus, les rassemble  
Comme une gerbe d'épis mûrs,  
Puis, portant sa moisson qui tremble,  
Il remonte, il franchit les murs,  
Et, tandis que l'hymne divine  
Eclate à toutes les hauteurs,  
Devant Joseph l'ange s'incline,  
Et dit : Maître, voici nos sœurs ! »

### III

La fraude était indéniable ;  
Pierre en savait le temps, îe lieu,

Et les témoins, et le coupable :  
Il s'en alla se plaindre à Dieu.

Il arriva, l'âme encore chaude,  
Au pied des degrés étoilés  
Où les apôtres chantaient laude  
Parmi les séraphins voilés.  
— Seigneur, dit-il, je vous rapporte  
« La clef dont vous m'aviez armé :  
« A quoi sert de garder la porte,  
« Puisque le mur n'est point fermé ?  
— Que voulez-vous dire, saint Pierre ?  
— Qu'on entre au ciel sans mon aveu ;  
« Qu'on voit des gens passer barrière  
« A qui j'ai dit d'attendre un peu ;  
« Que la contrebande est notoire,  
« (J'étais le seul à l'ignorer),  
« Que toute garde est illusoire,  
« Qu'il vaut donc mieux me retirer,  
« Et qu'en effet je me retire. »  
— L'affaire est grave, saint portier,  
« Dit Jésus avec un sourire,  
« Et quel est le contrebandier ? »  
— C'est moi ! » fit une voix connue.  
Et Joseph apparut soudain,  
Tandis que l'apôtre, à sa vue,  
Rougissait comme dans l'Eden  
Le premier homme après la faute.  
— C'est moi, mon fils, il est jaloux  
« De mon pouvoir, il veut qu'on m'ôte  
« Le droit que j'ai reçu de vous  
« D'avancer l'heure des délices,  
« Non pour chacun, mais pour plusieurs  
« De ceux qu'entraînent vos justices.  
« La plainte est sans raison. D'ailleurs,  
« Puisque ma présence le peine,  
« Eh bien ! Jésus, allons nous-en :  
« Je pars de suite et vous emmène,  
« Etant le Père et vous l'Enfant ;  
« Nous prendrons avec nous Marie,  
« Et, voyageurs comme autrefois,  
« Nous emporterons la patrie  
« Partout où nous irons tous trois.  
« Les anges de la cour céleste  
« Nous suivront avec les élus,  
« Et Pierre aura sur tout le reste  
« Des droits qu'on ne troublera plus. »

Mais déjà, songeant à lui-même,  
Pierre avait compris que souvent  
Rendre justice est un problème  
Que Dieu résout en pardonnant.  
Il se sentit l'âme confuse,  
Et, voulant réparer son tort,  
Vint à Joseph, lui fit excuse,  
L'embrassa pour sceller l'accord,  
Puis se hâta vers sa demeure,  
Car devant la porte, là-bas,  
La foule augmentait d'heure en heure,  
Et s'étonnait qu'on ouvrit pas.

Depuis lors on dit que l'apôtre,  
Veillant avec le même soin,  
Se défend de penser qu'un autre  
Défait son œuvre un peu plus loin.  
Seulement, quand un cri de joie  
Prouve qu'une âme vient d'entrer  
En Paradis par l'autre voie,  
On l'entend parfois murmurer,  
En levant les yeux dans l'espace :  
« Encore un ! Est-ce le dernier ?  
« Seigneur, voyez ce qu'il en passe,  
« Avec un tel contrebandier ! »

René BAZIN.